

1919 et après : inadaptation, reconstruction, transmission ?

Texte 1

Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.

Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins ; descendus au fond inexplorable des siècles avec leurs dieux et leurs lois, leurs académies et leurs sciences pures et appliquées, avec leurs grammaires, leurs dictionnaires, leurs classiques, leurs romantiques et leurs symbolistes, leurs critiques et les critiques de leurs critiques. Nous savions bien que toute la terre apparente est faite de cendres, que la cendre signifie quelque chose. Nous apercevions à travers l'épaisseur de l'histoire, les fantômes d'immenses navires qui furent chargés de richesse et d'esprit. Nous ne pouvions pas les compter. Mais ces naufrages, après tout, n'étaient pas notre affaire.

Elam, Ninive, Babylone étaient de beaux noms vagues, et la ruine totale de ces mondes avait aussi peu de signification pour nous que leur existence même. Mais *France, Angleterre, Russie...* Ce seraient aussi de beaux noms. *Lusitania* aussi est un beau nom. Et nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie. Les circonstances qui enverraient les œuvres de Keats et celles de Baudelaire rejoindre les œuvres de Ménandre ne sont plus du tout inconcevables : elles sont dans les journaux.

*

Ce n'est pas tout. La brûlante leçon est plus complète encore. Il n'a pas suffi à notre génération d'apprendre par sa propre expérience comment les plus belles choses et les plus antiques et les plus formidables et les mieux ordonnées sont périssables *par accident* ; elle a vu, dans l'ordre de la pensée, du sens commun, et du sentiment, se produire des phénomènes extraordinaires, des réalisations brusques de paradoxes, des déceptions brutales de l'évidence.

Je n'en citerai qu'un exemple : les grandes vertus des peuples allemands ont engendré plus de maux que l'oisiveté jamais n'a créé de vices. Nous avons vu, de nos yeux vu, le travail consciencieux, l'instruction la plus solide, la discipline et l'application les plus sérieuses, adaptés à d'épouvantables desseins.

Tant d'horreurs n'auraient pas été possibles sans tant de vertus. Il a fallu, sans doute, beaucoup de science pour tuer tant d'hommes, dissiper tant de biens, anéantir tant de villes en si peu de temps ; mais il a fallu non moins de *qualités morales*. Savoir et Devoir, vous êtes donc suspects ?

*

[...] La crise militaire est peut-être finie. La crise économique est visible dans toute sa force ; mais la crise intellectuelle, plus subtile, et qui, par sa nature même, prend les apparences les plus trompeuses (puisqu'elle se passe dans le royaume même de la dissimulation), cette crise laisse difficilement saisir son véritable point, sa *phase*.

Personne ne peut dire ce qui demain sera mort ou vivant en littérature, en philosophie, en esthétique. Nul ne sait encore quelles idées ou quels modes d'expression seront inscrits sur la liste des pertes, quelles nouveautés seront proclamées.

[...] Les faits, pourtant, sont clairs et impitoyables. Il y a des milliers de jeunes écrivains et de jeunes artistes qui sont morts. Il y a l'illusion perdue d'une culture européenne et la démonstration de l'impuissance de la connaissance à sauver quoi que ce soit ; il y a la science, atteinte mortellement dans ses ambitions morales, et comme déshonorée par la cruauté de ses applications ; il y a l'idéalisme, difficilement vainqueur, profondément meurtri, responsable de ses rêves ; le réalisme déçu, battu, accablé de crimes et de fautes ; la convoitise et le renoncement également bafoués ; les croyances confondues dans les camps, croix contre croix, croissant contre croissant ; il y a les sceptiques eux-mêmes désarçonnés par des événements si soudain, si violents, si émouvants, et qui

jouent avec nos pensées comme le chat avec la souris, - les sceptiques perdent leurs doutes, les retrouvent, les reperdent, et ne savent plus se servir des mouvements de leur esprit.
L'oscillation du navire a été si forte que les lampes les mieux suspendues se sont à la fin renversées.

Paul Valéry, « La Crise de l'Esprit », *nrf* 1919, repris en volume dans *Variété* (Gallimard, 1924),
réédition Pléiade, *Œuvres*, I, p. 988 à 991.

Texte 2

On a assez écrit, dans ces années de malheur, sur la joie des héros et des mères. N' imaginez pas que je vais croire tout cela. Les mots ne sont pas difficiles à assembler, et un homme peut bien expliquer les choses belles qu'il a accomplies par des raisons entièrement surhumaines. L'exemple des autres l'y pousse, et aussi la tradition religieuse, selon laquelle il n'est de bonheur que dans la souffrance. J'écris ces mots, le bonheur dans la souffrance, mais je ne crois pas après cela avoir exprimé quelque chose. Le moindre bout de doctrine exige plus de soins, et que l'on sorte un peu du langage usité, quand ce ne serait que pour tenir l'esprit en garde. Et je ne puis m'empêcher de penser que ces développements religieux, comme vous en trouverez assez, et des mieux faits, dans les entretiens de Paul Desjardins, sont trop indéterminés, trop aisément maniables, trop facilement pliés aux situations, pour qu'on y soupçonne quelque idée cachée. L'idée cachée étonne toujours un peu, et heurte souvent le bon sens, surtout dans la brève expression première. Au lieu que les couplets sur la joie des hommes avant l'assaut, et sur la joie des mères qui voudraient avoir d'autres enfants à offrir, et sur les victimes expiatoires, etc., cela s'arrange trop bien. Si je veux discerner le vrai de la chose, il faut que je mette en pièces d'abord ces discours trop bien faits, où tout tend à une même fin, qui est de mériter sans contestation la palme civique et l'éloge unanime. Certes je crois bien aussi qu'il y a une joie quasi divine dans toute victoire sur soi, et principalement dans toute victoire sur la peur ; j'en ai même éprouvé quelque chose. Et dans le feu du combat, peut-être est-il bon tout au moins de ne rien dire qui détonne dans cette espèce de liturgie. Mais j'écris pour les temps de paix. Et je vois assez le danger de cette espèce d'ivresse que l'on se donne, et bien aisément en imagination, et qui dispose les cœurs à diviniser le massacre, la colère, la vengeance. Encore n'ai-je pas grand-chose à dire peut-être aux jeunes qui s'élancent déjà. Mais je ne supporte point qu'un public de faibles les excite encore et les jette à ces terribles aventures. Et là-dessus je voudrais que vous considériez une maxime assez simple, c'est qu'il est permis sans doute et louable de faire bon marché de sa propre vie, mais non pas de la vie des autres. Je n'en dirai pas plus là-dessus ; si cette parole ne fait pas rougir un vieillard, une femme, un pulmonique, c'est qu'ils ont juré de ne pas l'entendre.

Venons à la question même en posant que le sacrifice de soi éclaire la vie d'un bonheur inouï, il reste toujours à se demander si l'on doit se jeter sans réflexion sur ce bonheur-là ; car c'est toujours une espèce de gourmandise, qu'il faut pourtant modérer aussi. Vous direz, pour voiler l'horreur de la guerre, que vous y êtes et que vous êtes heureux d'y être. Belle raison ! Dire « je suis heureux », cela ne termine rien. Cela est de morale élémentaire, et familier à chacun.

Alain, *Mars ou la guerre jugée* (1921), Gallimard, réédition folio p. 426-428, « De la joie et du sacrifice ».

Texte 3

« Tu n'as qu'à t'y remettre, à l'argent, conseilla Desmond. C'est un jeu qui ne passe pas de mode.

- Oui, acquiesça Chéri, les yeux vagues. Oui, bien sûr. J'attends seulement.

- Tu attends quoi ?

- J'attends... je veux dire : j'attends une occasion... une occasion meilleure...

- Meilleure que quoi ?

- Tu m'embêtes. Un prétexte, si tu veux, à reprendre en main tout ce que la guerre m'a ôté pendant longtemps... Ma fortune, qui est, en somme...

- Assez considérable », suggéra Desmond.

Avant la guerre il eût dit : « énorme » et sur un autre ton. Chéri rougit d'une humiliation fugitive.

« Oui... ma fortune, eh bien, la petite, ma femme, s'en occupe... »

- Oh ! blâma Desmond, choqué.

- Et bien, je t'assure. Deux cent seize mille avant-hier sur le petit coup de fièvre de la Bourse. Alors, je me demande, n'est-ce pas, comment intervenir... Qu'est-ce que je fiche dans tout ça ? Quand je veux m'en mêler, elles me disent...

- Qui, « elles » ?

- Eh, ma mère et ma femme... Elles me disent : « Repose-toi. Tu es un guerrier. Veux-tu un verre d'orangeade ? Passe donc chez ton chemisier, il se moque de toi. Et rapporte-moi en passant mon fermoir de collier qui est à la réparation... » Et ci, et ça... »

Il s'animait, cachant de son mieux son ressentiment, mais les ailes de son nez remuaient en même temps que ses lèvres.

« Alors, est-ce qu'il faut que je place des autos, que j'élève du lapin angora, que je dirige une industrie de luxe ? Faut-il que je m'engage infirmier ou comptable dans le bazar, là, l'hôpital de ma femme... »

Il marcha jusqu'à la fenêtre, revint violemment à Desmond. « ...sous les ordres du docteur Arnaud, médecin en chef, et que je passe les cuvettes ? Faut-il que je prenne un dancing ? Tu vois la concurrence... »

Il rit pour faire rire Desmond, mais Desmond, qui s'ennuyait sans doute, tenait son sérieux.

« Depuis quand est-ce que ça t'a pris de penser à tout ça ? Tu n'y pensais pas, ce printemps, ni l'hiver dernier, ni avant ton mariage.

- Je n'avais pas le temps, répondit Chéri avec naïveté. On a fait un voyage, on a commencé d'installer l'hôtel, on a acheté des voitures juste pour se les voir réquisitionner. Tout ça a amené la guerre... Avant la guerre... avant la guerre j'étais... un gosse de riche – j'étais un riche, quoi.

- A présent aussi.

- A présent aussi », répéta Chéri.

Il hésita de nouveau, cherchant ses mots :

« A présent, ce n'est plus la même chose. Les types ont la danse de Saint-Guy. Et le travail, et l'activité, et le devoir, et les femmes qui servent le pays... Tu parles, et qui sont folles pour le pèze... Elles sont commerçantes que c'en est à vous dégoûter du commerce. Elles sont travailleuses que c'en est à vous faire prendre le travail en abomination... »

Il leva vers Desmond son regard incertain :

« C'est donc mal, d'être riche, et de se laisser vivre ? »

Desmond jouissait de son rôle, et se payait d'une servitude ancienne. Il posa une main protectrice sur l'épaule de Chéri :

« Mon petit, sois riche et laisse-toi vivre. Dis-toi que tu incarnes une aristocratie ancienne. Les barons féodaux sont tes exemples. Tu es un guerrier.

« Merde, dit Chéri.

- C'est un mot de guerrier. Seulement, laisse travailler les types qui sont des travailleurs.

- Toi, par exemple.
- Moi, par exemple.
- Evidemment, tu ne te laisses pas encombrer par les femmes, toi.
- Non », dit Desmond sèchement.

Car il cachait à tous un goût pervers pour sa caissière-comptable, une brune douce, un peu duvetée et hommasse, le cheveu tiré, une médaille au col, qui avouait avec le sourire : « Moi, je tuerais pour un sou. Je suis comme ça. »

« Non, ça non ! Tu ne peux parler de rien sans y mêler tout de suite ‘ma femme, les femmes’... et encore ‘Du temps de Léa...’ Il n’y a pas d’autres sujets de préoccupation, en 1919 ? »

Colette, *La Fin de Chéri* (1926), Flammarion, réédition *Œuvres*, tome III, bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1991, p. 188 à 190.

Texte 4

Il y a quelques années, comme je revenais d'un long séjour aux Etats-Unis, je vis dans une rue de Paris l'annonce d'un film sur Verdun. On en donnait la primeur à l'Opéra, dans une soirée de gala. Je ne vais pas souvent à l'Opéra et encore moins à des soirées de gala, et je me méfiais de la sincérité de ce « tableau d'histoire ». Pourtant, une espèce d'inquiétude avait remué en moi et je regrettais de repartir si tôt de Paris, avant que le film fût passât dans un cinéma. Mais je reçus pour cette soirée une invitation qui me venait d'un ancien camarade, devenu gros bonnet dans le commerce des visions. Je me décidai à en profiter.

Comme je le craignais, mes nerfs furent d'abord rebroussés au contact de cette humanité qui n'est jamais si laide que dans ces orgies de vanité à bon marché où des milliers d'invitations lancées au hasard rassemblent pêle-mêle les ministres et les concierges, les parvenus et les resquilleurs, les célébrités éphémères et les ratés avides de faux-semblant, les légitimes et les illégitimes, les gardes municipaux, les pickpockets, les ouvreuses, tant de gens laids, mal habillés, secrètement sales, ivres de la plus fade tisane d'amour-propre.

Je regrettais amèrement d'être venu là, mais je réprimai mon envie de fuir. Assis dans mon fauteuil, je fermai les yeux et j'attendis.

Puis l'ombre noya cette foule déplaisante et je rouvris les yeux. Je revis ces lieux où j'avais tant souffert et où la souffrance m'avait fait connaître certaines extrémités de moi-même.

[...] Cependant, le film se déroulait, vrai ou faux, incomplet et émouvant. Il y a toujours quelque chose de blessant et d'enivrant pour quelqu'un qui a connu un lieu ou un être dans son moment le plus tragique d'en retrouver l'image inattendue et incroyable au hasard du commerce littéraire, journalistique ou cinématographique. Quelle surprise et quelle horreur, par exemple, pour qui a connu un grand homme, de tomber un beau matin sur un article nécrologique qui, ligne à ligne, efface tous les traits vivants qu'il a connus. Il en est ainsi de ce qui a touché à un grand événement. L'œuvre d'art la plus réussie est une déception pour qui a tenu dans ses mains la misérable vérité ; elle peut pourtant lui apporter une ivresse favorable à ses chers souvenirs.

Les faubourgs, les routes, les forts, les troupes surprises, les premiers renforts. L'exode des paysans. Les chefs. Et enfin, figurés grossièrement, ces Allemands auxquels nous pensions si peu, Robinsos voisins, comme nous engloutis dans la tourmente.

Après un quart d'heure d'enlèvement complet dans le souvenir, je revins un peu à l'actualité de ma vie, à la réalité de mon corps, survivant qui se retrouvait là, échoué au rivage, dans un fauteuil et spectateur de son ancien supplice, car cet homme qui court, qui soudain se prosterne et sa vautre, qui se redresse humble et sournois sous les fléaux, c'est moi. Et c'est moi aussi qui suis là, en habit, parmi des hommes et des femmes en décolleté, si nets, si intacts. Qui étais-je ? Que suis-je devenu ? Et quels sont ces êtres autour de moi dont je remarque peu à peu le voisinage, à cause de ce silence extraordinaire dont ils m'entourent. Rien de surprenant comme les humains quand ils deviennent profondément, gravement silencieux.

Comprennent-ils ? Savent-ils ? Se rappellent-ils ? Réfléchissent-ils ? Ces femmes ont-elles jamais deviné ? Ces hommes, s'ils y furent, peuvent-ils raconter ?

Pierre Drieu la Rochelle, *La Comédie de Charleroi* (1934), Gallimard, rééd. Folio, « Le chien de l'écriture », chapitre IV.

Texte 5

Il y avait un vers de Racine que ça lui remettait dans la tête, un vers qui l'avait hanté pendant la guerre, dans les tranchées, et plus tard démobilisé. Un vers qu'il ne trouvait même pas un beau vers, ou enfin dont la beauté lui semblait douteuse, inexplicable, mais qui l'avait obsédé, qui l'obsédait encore :

Je demeurai longtemps errant dans Césarée...

En général, les vers, lui... Mais celui-ci revenait et revenait. Pourquoi ? C'est ce qu'il ne s'expliquait pas. [...]

Je demeurai longtemps errant dans Césarée...

Ça devait être une ville aux voies larges, très vide et silencieuse. Une ville frappée d'un malheur. Quelque chose comme une défaite. Désertée. Une ville pour les hommes de trente ans qui n'ont plus de cœur à rien. Une ville de pierre à parcourir la nuit sans croire à l'aube. Aurélien voyait des chiens s'enfuir derrière des colonnes, surpris à dépecer une charogne. Des épées abandonnées, des armures. Les restes d'un combat sans honneur.

Bizarre qu'il se sentît si peu un vainqueur. Peut-être d'avoir voyagé au Tyrol et dans le Salzkammergut, d'avoir vu Vienne à cet instant quand le Danube charriait des suicides, et la chute des monnaies donnait un vertige hideux aux touristes. Il semblait à Aurélien, non qu'il se le formulât, mais comme ça, d'instinct, qu'il avait été battu, là, bien battu par la vie. Il avait beau se dire : mais non, voyons, nous sommes les vainqueurs...

Il ne s'était jamais tout à fait remis de la guerre.

Elle l'avait prise avant qu'il eût vécu. Il était de cette classe qui avait fait trois ans, et qui se sentait libérable quand survint août 1914. Près de huit ans sous les drapeaux... Il n'avait pas été un jeune homme précoce. La caserne l'avait trouvé pas très différent du collégien débarqué de sa famille au Quartier Latin à l'automne de 1909. La guerre l'avait enlevé à la caserne et le rendait à la vie après ces années interminables dans le provisoire, l'habitude du provisoire. Et pas plus les dangers que des filles faites pour cela n'avaient vraiment marqué ce cœur. Il n'avait ni aimé ni vécu. Il n'était pas mort, c'était déjà quelque chose, et parfois il regardait ses longs bras maigres, ses jambes d'épervier, son corps jeune, son corps intact, et il frissonnait, rétrospectivement, à l'idée des mutilés, ses camarades, ceux qu'on voyait dans les rues, ceux qui n'y viendraient plus.

Cela faisait bientôt trois ans qu'il était libre, qu'on ne lui demandait plus rien, qu'il n'avait qu'à se débrouiller, qu'on ne lui préparait plus sa pitance tous les jours avec celle d'autres gens, moyennant quoi il ne saluait plus personne. Il venait d'avoir trente-deux ans, oui, ça les avait comptés en juin. Un grand garçon. Il ne pouvait pas tout à fait se prendre au sérieux et penser : un homme. Il se reprenait à regretter la guerre. Enfin, pas la guerre. Le temps de la guerre. Il ne s'en était jamais remis. Il n'avait jamais retrouvé le rythme de la vie. Il continuait l'au-jour-le-jour d'alors. Malgré lui. Depuis près de trois ans, il remettait au lendemain l'heure des décisions. Il se représentait son avenir, après cette heure-là, se déroulant à une allure tout autre, plus vive, harcelante. Il aimait à se le représenter ainsi. Mais pas plus. Trente ans. La vie pas commencée. Qu'attendait-il ? Il ne savait faire autrement que flâner. Il flânait.

Texte 6

JULES

Je cours maintenant. Je sais où je vais. J'ai compris ce que voulait le gazé. Je voudrais lui dire qu'il peut se rassurer. J'ai enfin compris ce qu'ils veulent, tous ceux qui me parlent à voix basse. Je vais me mettre à l'œuvre.

Arrivé à l'entrée du village, je me suis arrêté. Je ne ferai pas deux fois la même erreur. Je n'entrerai pas. Je ne dirai pas un mot. Je veux juste leur laisser une trace de mon passage. Qu'ils sachent à leur tour qui est le gazé. Je me suis agenouillé par terre et j'ai commencé mon travail. Je ne ménage pas ma peine. La nuit tombe doucement. Personne ne viendra me déranger. Je travaille sans relâche. Prenant à pleines mains la terre. Je dois avoir fini avant que le jour se lève. J'ai toute la nuit pour moi. Toute la nuit pour lui donner corps. Je ne sens pas le froid. J'ai fait un gros tas de terre. D'un mètre, presque. Je le modèle maintenant. La terre me glisse entre les doigts. Je la lisse. Je l'enfonce. Le lui donne le visage du gazé. Mes mains ne s'arrêtent pas de glisser d'un bout à l'autre de ce grand corps de boue informe. Je ne pousserai plus aucun cri. Les hommes du village sont sourds et je n'ai pas la force qu'il faudrait. Mais lorsqu'ils se réveilleront demain, ils verront, là, à la sortie du village, sur le bord de la route, mon golem de terre qui les regarde sans parler. Je le finis maintenant. C'est un tronc qui sort de terre. S'appuyant de toute la force de ses bras sans que l'on sache si c'est pour s'extraire de la boue ou pour ne pas y être absorbé. Il a la tête dressée vers le ciel. Bouche grande ouverte pour laisser sortir son cri de noyé. Calme-toi, le gazé, je te fais une stèle à ta taille. Pour que tu ne sois pas oublié. Tu peux te taire maintenant et mourir, car, par cette statue embourbée dans la terre, tu cries à jamais.

J'ai travaillé toute la nuit. Lorsque le soleil s'est levé, la statue a commencé à se réchauffer lentement. Je l'ai regardée un peu sécher. Je l'ai vue durcir et changer de couleur. Mais je ne me suis pas attardé. Je ne voulais pas risquer que l'on me voie. Je la laisse derrière moi, témoin de mon passage. Je n'entends plus le gazé. Sa voix s'est tue en mon esprit. Comme s'il avait accepté de glisser en terre et de ne plus respirer. Mais j'en entends d'autres. Oui. Une autre voix a pris la place de la sienne. Je l'écoute. Je la laisse parler. Il me faut chercher un autre village. Pour y planter une autre statue. Je ne rentre par à Paris. Je couvrirai le pays de mes pas.

Tous les carrefours. Toutes les places. Le long des routes. A l'entrée des villages. Partout. Je ferai naître des statues immobiles. Elles montreront leurs silhouettes décharnées. Le dos voûté. Les mains nouées. Ouvrant de grands yeux sur le monde qu'elles quittent. Pleurant de toute leur bouche leurs années de vie et leurs souvenirs passés. Je ne parlerai plus. La pluie de pierres m'a fait taire à jamais. Mais un à un, je vais modeler cette colonne d'ombres. Je les disperse dans les campagnes. C'est mon armée. L'armée qui revient du front et demande où est la vie passée. Je ne parlerai plus. Je vais travailler. J'ai des routes entières à peupler. A chaque statue que je finis, la voix qui me hante se tait. Ils savent maintenant que je suis les mains de la terre et qu'ils ne mourront pas sans que je leur donne un visage. Ils savent maintenant qu'ils n'ont pas besoin de cri pour être entendus. Une à une les voix s'apaisent. Mais il en revient toujours. C'est une vague immense que rien ne peut endiguer. Je leur ferai à tous une stèle vagabonde. Je donne vie, un par un, à un peuple pétrifié. J'offre aux regards ces visages de cratère et ces corps tailladés. Les hommes découvrent au coin des rues ces grands amas venus d'une terre où l'on meurt. Ils déposent à leur pied des couronnes de fleurs ou des larmes de pitié. Et mes frères des tranchées savent qu'il est ici des statues qui fixent le monde de toute leur douleur. Bouche bée.